

Florin CRÎȘMĂREANU*

Une philosophie cistercienne est-elle possible ?**

(Christian Trottmann, *Bernard de Clairvaux et la philosophie des Cisterciens du XIIe siècle*, Turnhout, Brepols (coll. Nutrix), 2020, 698 p.)

Keywords: Bernard of Clairvaux, Cistercians, tradition, theology, philosophy.

Les prestigieuses éditions Brepols ont publié récemment l'ouvrage de Christian Trottmann intitulé *Bernard de Clairvaux et la philosophie des Cisterciens du XIIe siècle*, publication d'une brillante thèse de doctorat en théologie, soutenue à l'Université de Strasbourg, en 2017. L'auteur de cet impressionnant ouvrage (698 pages !) est connu du public roumain grâce à la traduction de son étude « Questions de Métaphysique au Moyen Age et à la Renaissance » / « Probleme de metafizică în Evul Mediu și Renaștere » (dans Bogdan Țătaru-Cazaban [coord.], *Pluralitatea metafizicii medievale. Istorie și structuri*, Iași, Polirom, 2005, 325-346), ainsi que par les deux préfaces qu'il a écrit pour les volumes Fredegisus, *Despre substanța nimicului și a întunericului* (édition bilingue, préface par Christian Trottmann, traduction du latin, avant-propos, tableau chronologique, notes, commentaires et bibliographie par Florin Crîșmăreanu, București, Univers Enciclopedic Gold, 2015) et Bernard de Clairvaux, *Despre considerare* (édition bilingue, traduction par Florina Ion, introduction par Christian Trottmann, Iași, Polirom, collection « Biblioteca Medievală », 2018).

L'ouvrage dont nous allons traiter ci-dessous, *Bernard de Clairvaux et la philosophie des Cisterciens du XIIe siècle*, est structuré en deux grandes parties, divisées à leur tour en chapitres et sous-chapitres. La première partie est consacrée exclusivement à la philosophie de Saint Bernard, tandis que la seconde s'occupe de la philosophie des cisterciens au XIIe siècle. Ce paradigme inclut divers auteurs classifiés par Christian Trottmann comme appartenant à différentes catégories : des auteurs proches à Bernard, tels : Aelred de Rievaulx (1110-1167), Gueric de Igny (env. 1077/79-1157),

* Florin Crîșmăreanu, Lecturer, PhD, Department of Philosophy, Faculty of Philosophy and Socio-Political Sciences, "Alexandru Ioan Cuza" University of Iași, Romania; email: fcristmareanu@gmail.com

** **Acknowledgment:** This work was supported by a grant of Ministry of Research, Innovation and Digitization, CNCS -UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-TE-2021-0469, within PNCDI III.

Geoffroy d'Auxerre (env. 1115/20-1194). Parmi les philosophes les plus importants du XIIe siècle on compte, sans doute, Isaac de l'Étoile (env. 1100-1169). Avec lui, dans un second chapitre, sont également comptés au rang des philosophes Garnier de Rochefort († après 1225) et Hélinand de Froidmont (env. 1160-1229/1237). Dans un chapitre à part (le VIIe) sont analysés les « satellites » de « l'école cistercienne » (É. Gilson), comme, par exemple, Guillaume de Saint-Thierry (1085-1148), Alain de Lille (env. 1120-1202) et Joachim de Flore (1135-1202). Après la conclusion, le massif ouvrage finit par une consistante bibliographie à jour et une utile suivie d'indices, bibliques et de noms propres.

L'auteur désire clarifier d'emblée l'association entre la philosophie et les cisterciens, fameux pour avoir vécu isolés, surtout à la campagne, ayant comme occupation principale l'agriculture et non la philosophie (p. 17, 229, 230). Bref, dans la vision de certains exégètes, « les maîtres du XIIe siècle sont intellectuellement et institutionnellement des théologiens, non des philosophes : l'historien de la philosophie ne peut les voir de face » (Chenu 1957, 139). Il y a eu aussi des réactions de l'autre côté aussi, de la part des philosophes, qui manifestaient une attitude anti-monastique évidente (par exemple, Guillaume de Conches, *Philosophia mundi* I), envers laquelle c'est surtout Guillaume de Saint-Thierry qui réagit, promptement, dans son *Epistula de erroribus Guillelmi de Conchis*.

A l'époque, le bien plus fameux Pierre Abélard (1079-1142) aura lui aussi une certaine réaction anti-monastique. Outre cette attitude, la partie adverse, celle des anti-dialecticiens, lui reprochait beaucoup d'autres choses. Les efforts concertés de Guillaume de Saint-Thierry et de Bernard de Clairvaux allaient critiquer sévèrement l'une des affirmations d'Abélard, qui entendait la croyance comme « une opinion sur les choses invisibles, imperceptibles aux sens du corps » (Abaelard, *Theologia Scholarium*, I, 2 : « Est quippe fides existimatio rerum non apparentium, hoc est sensibus corporeis non subiacentium »). Par exemple, l'abbé de Saint-Thierry, suivant en cela Augustin (*De Trinitate*, XIII, 3), donne à Abélard la réponse suivante : « la foi ne consiste pas à conjecturer ou à opiner dans son cœur, où elle se trouve et d'où elle provient, mais à proclamer une connaissance certain par sa conscience » (Guillaume de Saint-Thierry, *Disputatio adversus Petrum Abelardum* I : « Fides enim, ait, non conjectando vel opinando habetur in corde in quo est, ab eo cuius est, sed certa scientia acclamante conscientia »).

A son tour, Saint Bernard attribue à Abélard la paternité d'une définition de la croyance conçue seulement comme une « impression », une « opinion ». Il est évident que Bernard s'y inspire directement des écrits de Guillaume de Saint-Thierry, plus précisément du premier chapitre de la *Disputatio adversus Petrum Abelardum*, parce que, entre autres, il fait référence aux mêmes textes bibliques et patristiques (II *Tim.* I, 12 ; Augustin, *De*

Trinitate, XIII). Bernard écrit au pape Innocent II, sous la forme d'une lettre (190), un véritable traité contre les erreurs majeures d'Abélard, traité qui commence par : « on a en France ou nouveau théologien (*novus theologus*), ancien maître, qui depuis son jeune âge s'est amusé avec l'art de la dialectique et qui maintenant délire au sujet des Saintes Écritures ». De plus, au IVe chapitre, il affirme : « en tête même de sa Théologie ou, plutôt, de sa Stultilogie (*Stultilogie sue*), il (Abélard) définit la croyance comme étant une opinion [...] la croyance n'est pas une opinion, mais une certitude ». Plus encore, Bernard disait à propos d'Abélard qu'il a introduit dans ses livres « de profanes nouveautés de mots et d'idées » (Bernard de Clairvaux, *Lettre 192*). Grand nombre de chercheurs embrassent un préjugé construit notamment dans la postérité de l'étude d'É. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard* (1934), conformément auquel on ne saurait pas prendre pour des philosophes des auteurs mystiques tels Bernard et d'autres cisterciens. Il faut d'abord clarifier ce que la philosophie représentait pour ces auteurs du XIIe siècle.

« Bernard et les cisterciens représentent avant tout une philosophie tournée d'abord vers l'éthique » (p. 24), en héritiers d'une tradition philosophique qui n'était pas aristotélicienne, comme dans le cas de la scolastique classique, mais socratique, affirme Christian Trottmann (p. 25 *et passim*). L'auteur du livre que nous analysons ici se situe dans le sillage des recherches effectuées par Pierre Courcelle et, notamment, par Theo Kobusch, qui a montré que Bernard de Clairvaux appartient à une tradition qui réunit des sources néo-platoniciennes et stoïciennes, qui concevaient la philosophie comme « une manière de vivre ». Bien sûr, les études réalisées spécialement par Pierre Hadot (dont beaucoup sont traduites en roumain) confirment elles aussi une telle hypothèse.

La liste des penseurs qui entendent la philosophie de manière tripartite est ouverte par Origène, surtout dans son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* : « Solomon ergo tres istas, quas supra diximus generales esse disciplinas, id est moralem, naturalem, inspectivam, distinguere ab invicem ac discernere volens tribus eas libellis edidit suo quoque ordine singulis consequenter aptatis. Primo ergo in Proverbiis moralem docuit locum [...]. Secundum vero, qui naturalis appellatur, comprehendit in Ecclesiaste [...]. Inspectivum quoque locum in hoc libello tradidit, [...] id est in Cantico Cantorum » (Origène 1991, 128-132). La tradition est continuée, parmi d'autres, par Évagre le Pontique, dans ses *Scholies aux Proverbes*, par Olympiodore d'Alexandrie, avec son *Commentaire sur l'Écclésiaste* et par Grégoire de Nysse, dans les *Homélies au Cantique des Cantiques* et *Homélies sur l'Écclésiaste*. Sans aucun doute, cette tripartition est d'origine stoïcienne. « Lorsqu'ils divisent la philosophie en logique, physique et éthique, les stoïciens reprennent, probablement, une classification

antérieure, mais en lui conférant un sens tout nouveau » (Hadot 1979, 208). Les chrétiens allaient modifier cette tripartition. Par exemple, pour Clément d'Alexandrie, « Dieu qui est sans commencement est le parfait commencement de l'univers et le créateur du commencement ; en tant qu'il est l'être, il est l'origine de la partie éthique et en tant qu'il est intelligence, celle de la partie logique et critique ; d'où aussi le Verbe est le seul maître, issu d'un Père très haut et saint, le pédagogue de l'homme » (*Stromate* IV, 25, 162, 5). C'est toujours Origène qui applique cette tripartition à l'ascension spirituelle que l'homme choisit de suivre. « Pour lui, les trois livres de Salomon correspondent aux trois parties de la philosophie : Les *Proverbes* garantissent la purification éthique, l'*Ecclésiaste*, qui commence par *Vanitas Vanitatum*, nous révèle la vanité du monde physique, tandis que le *Cantique des cantiques* nous introduit à l'époptique » (Hadot 1979, 219). A cette époque-là, l'époptique n'était qu'un autre nom de la théologie.

Plus loin, à l'Occident, Grégoire le Grand allait assumer cette tripartition en l'appliquant lui aussi aux étapes de la vie spirituelle. On a réalisé ainsi le transfert vers le monde latin, et les œuvres de Grégoire, on ne le sait que trop bien, y ont exercé une forte influence, y compris sur Bernard de Clairvaux et les cisterciens du XIIe siècle en général (Dahan 1985, 135-162).

Christian Trottmann met en relief avec beaucoup d'érudition le fait que cette tripartition est originelle, puisqu'elle n'interfère ni avec la distinction de souche aristotélicienne, entre la philosophie spéculative et la philosophie pratique, ni avec les divisions de la philosophie spéculative (mathématiques, physique et théologie), connues des latins grâce aux traductions de Boèce. De même, elle ne correspond parfaitement ni à la division d'origine stoïcienne entre logique, éthique et physique, transmise dans le monde latin par l'intermédiaire des œuvres d'Augustin et d'Isidore de Séville. Alors, c'est sur les écrits d'Origène que se fonde cette philosophie adoptée par Bernard et par certains moines cisterciens. En tout cas, « l'empreinte origénienne est omniprésente dans cette philosophie cistercienne » (p. 305).

Chez Bernard de Clairvaux (*De consideratione*), cette philosophie monastique transmise par la tradition origénienne va porter le nom de *considération*, qui n'est rien d'autre que l'attention/ l'attitude (προσοχή) philosophique du sujet porté sur lui-même (Kobusch 1999, 57-68). Ce concept d'origine stoïcienne illustre un état d'attention exercée sur l'intériorité, un intérêt accru pour l'existence propre. Cette perspective, articulée au paradigme augustinien : « Deus interior intimo meo » (*Confessiones* III, 6, 11), va déterminer un examen de sa propre conscience.

La première partie du livre de Christian Trottmann a comme point de départ le *De consideratione*, l'œuvre la plus philosophique de Bernard de

Clairvaux. Quand bien même, « sa philosophie est-elle d'abord éthique, conçue comme une introspection réflexive du sujet, s'inscrivant dans la longue tradition monastique transformant la *προσοχή* héritée du néoplatonisme et des Pères grecs en *custodia*, attention à soi et garde du cœur. C'est ainsi que les trois dimensions de la considération, dispensative, estimative et spéculative viennent assumer les trois grandes parties de la philosophie pensées comme autant de modes de vie, morale, naturelle et contemplative et rapportées chacune à un des trois livres attribués à Salomon dans la longue tradition des commentaires du Cantique, depuis Origène » (pp. 214-215).

Certainement, les auteurs cisterciens du XIIe siècle, extrêmement différents dans bon nombre d'aspects essentiels, sont unis par le « socratisme chrétien ». Lorsqu'ils se réfèrent aux auteurs du XIIe siècle, certains exégètes ont préféré de parler de « théologie monastique » (Dom Jean Leclercq), et d'autres même de « philosophie monastique ». Pour l'homme contemporain l'expression « philosophie monastique » pourrait apparaître comme un peu bizarre. Mais pour un penseur du XIIe siècle occidental elle est parfaitement lui justifiée, parce que le terme « philosophie » est le plus souvent utilisé avec son sens rencontré dans l'Antiquité et dans la littérature patristique, à savoir celui de « manière de vivre ». Guillaume de Saint-Thierry même parle des « philosophes de ce monde » (*De contemplando Deo* § 18), qu'il n'assimile pas à la catégorie à laquelle il appartient, celle des moines. Un moine érudit de cette époque-là se serait intitulé lui-même plutôt « philosophe » que « théologien » ; le dernier terme, qui venait de pénétrer dans la littérature latine, avait à l'époque une connotation négative (comme nous l'avons vu ci-dessus). En définitive, la philosophie véritable est ultérieure à Jésus Christ. Seul Jésus Christ a pu transformer l'eau simple en le vin le plus précieux (Jean 2, 1-11), la philosophie de ce monde en la véritable philosophie.

Références

- Chenu, Marie-Dominique. 1957. *La théologie au douzième siècle*. Paris : J. Vrin.
- Dahan, Gilbert. 1985. "Origène et Jean Cassien dans un *Liber de philosophia Salomonis*". In *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* 52 : 135-162.
- Hadot, Pierre. 1979. "La division des parties de la philosophie dans l'Antiquité". In *Muséum Helveticum* 36 : 201-223.
- Kobusch, Theo. 1999. "Metaphysik als geistige Übung. Zum Problem der Philosophie bei Bernhard von Clairvaux". In *Cistercienser Chronik* 106(1) : 57-68.
- Origène. 1991. *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Tome I, Texte de la version latine de Rufin. Introduction, traduction et notes par Luc Brésard et Henri Crouzel, avec la collaboration de Marcel Borret. Paris : Les Éditions du Cerf.
- Trottmann, Christian. 2020. *Bernard de Clairvaux et la philosophie des Cisterciens du XIIe siècle*. Turnhout : Brepols.